

La flamme de la charité

LETTRE DE PENTECÔTE 2019

Chers frères et sœurs,

Il y a 900 ans, nos premiers Pères cisterciens avec leurs communautés ont fait approuver par le pape Calixte II un texte pour animer les relations entre les monastères, comme la règle de saint Benoît anime les relations entre les membres de chaque communauté.

Ils ont appelé ce texte *Carta caritatis – Charte de charité*, précisément pour que ce document permette à la famille monastique naissante de Cîteaux de grandir dans la communion fraternelle, et donc de refléter, dans l'Église et dans le monde, la lumière divine de l'amour trinitaire.

Cette année, il y a beaucoup d'initiatives de célébrations et d'études pour commémorer cet anniversaire important parce que, de fait, l'approbation de ce document marque la naissance de l'Ordre cistercien en tant qu'ordre monastique canoniquement constitué et organisé. Dans les différents colloques, conférences et rencontres prévus à cette occasion dans le monde entier, de nombreux aspects de la *Charte de charité* seront approfondis, ce qui nous aidera certainement à être plus conscients de notre identité, de la valeur de notre charisme, de la tâche que l'Esprit saint nous a confiée et que l'Église a reconnue et bénie avec l'autorité que le Christ a conférée à Pierre.

Le point central

Dans cette Lettre de Pentecôte, je voudrais me concentrer sur un unique point de la *Charte de charité*, le point central, qui doit être mis en évidence afin que nous, cisterciens, et ceux qui, de diverses manières, participent à notre charisme, nous puissions raviver aujourd'hui la flamme qui s'est allumée il y a 900 ans et qui, malgré tant de fragilités et d'infidélités humaines, n'a pas cessé de brûler à travers les siècles. Ce point central est la flamme elle-même : la charité.

Les problèmes et difficultés à vivre aujourd'hui notre vocation sont nombreux et ils ne sont pas nouveaux. Mais la confrontation constante avec ces problèmes, ainsi que le fait de nous retrouver de plus en plus souvent unis dans le désir et l'engagement pour les affronter et les résoudre, font ressortir encore plus une question essentielle : Qu'est-ce qui nous unit ? Pourquoi marchons-nous ensemble ? Est-ce que ce sont les problèmes, les difficultés et la fragilité qui nous unissent ? N'y a-t-il que les lois canoniques, les engagements pris avec nos vœux qui nous unissent ? N'y a-t-il pas quelque chose de plus profond ?

Cette question devient encore plus aiguë à mesure que nous prenons conscience que souvent tous ces facteurs, et l'engagement pour les affronter et les vivre, ne nous unissent pas vraiment. Beaucoup fuient la communion entre nous ou dans leurs communautés, précisément afin de ne pas faire face aux problèmes ou parce qu'ils ne supportent plus une fidélité basée uniquement sur les lois et l'engagement pris avec les vœux.

Au milieu de cette situation dans laquelle nous semblons être de moins en moins nombreux à assumer joyeusement une responsabilité pour l'Ordre, son charisme, sa vocation et sa mission, c'est comme si, cette année, le facteur sonnait à notre porte pour nous remettre une lettre envoyée il y a 900 ans. La date du cachet de la poste nous étonne : 23 décembre 1119 ! Nous l'ouvrons avec frémissement et curiosité et – ô surprise ! –, nous découvrons que c'est une lettre d'amour ! Nous rougissons un peu, parce que nous ne sommes pas tellement habitués à en recevoir. En la lisant, nous sommes surpris de sa fraîcheur. Elle a 900 ans et elle est si actuelle, si adaptée pour nous aujourd'hui ! D'où lui vient cette nouveauté permanente ? Elle vient justement du fait qu'elle met au centre l'amour, la charité, et nous aide à comprendre comment nous pouvons affronter les difficultés et les problèmes, mais surtout comment vivre notre vocation et notre mission à partir de ce centre, en le laissant rayonner sur notre vivre-ensemble et sur les situations fragiles et difficiles auxquelles nous sommes confrontés.

Une question fondamentale

La *Charte de charité* nous rejoint alors en nous posant une question fondamentale : vivons-nous notre vocation à la lumière de la charité ? La vivons-nous avec amour ? Est-ce que nous marchons ensemble dans la charité ? Sommes-nous unis par la charité ? Vivons-nous l'appartenance à l'Ordre en tant que communion de charité ?

Quand un amoureux écrit une lettre d'amour à sa bien-aimée, il déclare d'abord son amour pour elle, puis demande à la bien-aimée

de déclarer son amour pour lui. Peut-être ne sommes-nous plus assez sensibles à cela, mais nous ferions bien de lire les textes fondamentaux de notre foi et de notre vocation précisément comme des déclarations d'amour qui demandent l'amour. N'est-ce pas cela, l'Écriture sainte, l'Évangile ? N'est-ce pas cela, la règle de saint Benoît, ou les œuvres de nos auteurs ? Et c'est aussi cela, la *Charte de charité* de saint Étienne Harding et de ses contemporains.

Nous devrions vraiment nous sentir aimés, privilégiés, par un texte qui, depuis 900 ans, se préoccupe de nous faire vivre avec plénitude notre vocation et qui, pour cela, établit et recommande des gestes et des moments de communion de vie et de prière, de formation, de correction mutuelle, pour nous purifier constamment de notre tendance à laisser refroidir le « premier amour », à devenir tièdes dans notre vocation fondamentale, celle de « ne rien préférer à l'amour du Christ » (*RB* 4, 21).

La tentation de la tiédeur

Qu'est-ce que la tiédeur qui, dans l'Église de Laodicée, dégoûte le Christ au point de lui donner la nausée (cf. Ap 3, 15-16) ? Être tiède, ni chaud ni froid, veut dire s'adapter à la température ambiante. La tiédeur est la température du monde. Être tiède signifie au fond être mondain. Il est triste de voir comment nous devenons souvent mondains, conformes au monde et à sa vanité, dans tout ce qui devrait au contraire nous donner une température différente, même en vivant ce que vit tout le monde : la prière, le travail, le repos, les relations humaines... La tiédeur est la tentation dans laquelle nous glissons le plus facilement, parce qu'on perd la ferveur dans l'Esprit saint, un peu comme un café refroidit ou comme une boisson fraîche se réchauffe : lentement, le liquide qui n'est pas réchauffé ou refroidi prend la température ambiante, et on perd le goût et le plaisir de le boire.

C'est une expérience que nous faisons tous. Nous perdons la ferveur, l'enthousiasme, la joie de vivre notre vocation. Nous perdons le goût de ce qui nous a jadis enflammés, le goût, par exemple, de la Parole de Dieu, ou de la prière commune, ou le goût de la vie fraternelle, ou de notre service envers la communauté, l'Ordre et l'Église. Mais contre cette tiédeur, on ne combat pas avec des thermos qui maintiennent artificiellement la ferveur originelle. Il ne suffit pas de *conserver* : on doit *alimenter* la chaleur, la flamme qui chauffe directement et constamment la température du cœur et de la vie. N'est-ce pas la méthode de toute discipline monastique, le but de tout ce que la règle de saint Benoît recommande et prescrit ? La répétition

fidèle des gestes et des moments de communion avec Dieu et les frères lutte contre l'attiédissement inexorable dans lequel nous glissons, ou auquel nous sommes entraînés par la fascination illusoire de la mondanité.

Le feu dont nous avons besoin et que nous devons toujours alimenter est la charité, la charité de Dieu qui nous est communiquée par l'Esprit saint. Une hymne de Tierce nous fait demander à l'Esprit : « *Flammescat igne caritas* – que notre charité s'enflamme ». C'est pourquoi il est important, comme nous l'enseigne la *Charte de charité*, que nous nous entraînions à garder vivante, entre nous et en nous, la flamme de l'amour du Christ.

Ils savaient bien que c'était le Seigneur

Comment cela se produit-il ? Comment Jésus a-t-il rallumé encore et toujours dans les disciples l'ardeur de la charité ?

Lorsque nous méditons les évangiles de la Résurrection, nous notons une constante : la manifestation mystérieuse du Seigneur rend le cœur des disciples brûlant d'amour et de joie. Outre la scène des disciples d'Emmaüs, dans laquelle cette ardeur du cœur est décrite explicitement (cf. Lc 24, 32), j'aime contempler la scène de cette aube où Jésus ressuscité est apparu sur la rive du lac de Tibériade. Après la pêche miraculeuse et après que Pierre a déchargé de la barque les cent cinquante-trois gros poissons, Jésus invite les disciples à partager le déjeuner qu'il a lui-même préparé pour eux. Ils trouvent de fait « un feu de braises avec du poisson posé dessus, et du pain » (Jn 21, 9).

Après avoir demandé aux sept disciples d'ajouter sur le feu quelques-uns des poissons qu'ils ont pris, Jésus les invite avec simplicité : « Venez manger ». Jean ajoute : « Aucun des disciples n'osait lui demander : "Qui es-tu ?" Ils savaient que c'était le Seigneur. Jésus s'approche ; il prend le pain et le leur donne ; et de même pour le poisson » (Jn 21, 12-13).

Il n'est pas difficile d'imaginer la joie avec laquelle les disciples fatigués et découragés ont vécu ce moment de communion et de partage. Dans le silence du petit matin, dans la lumière dorée de l'aube sur le lac, être avec Jésus était une expérience totale, complète. Ils ne pouvaient pas désirer autre chose, imaginer une beauté et une paix plus grandes que celles-ci. Ils se sentaient aimés, remplis d'amour, parce que Jésus était vivant et avec eux. Pour eux, l'amour coïncidait avec la présence vivante du Christ. Et l'expérience de cet amour les rendait capables d'aimer, d'aimer l'amour de Jésus, sa présence, et, autour de ce feu d'amour, ils se sentaient pleins d'amour pour tous et

pour tout : pleins d'amour entre eux, pour chacun d'eux, pour leurs familles, pour les disciples absents et pour l'humanité entière. Pleins d'amour aussi pour ce rivage, pour les collines et pour la mer, pour le ciel, le soleil et l'air, pour les oiseaux et les poissons, pour tout l'univers. Jésus qui les invitait à être avec lui, à être simplement avec lui, était un feu qui enflammait de charité leur cœur et toute la réalité.

L'amour qui renouvelle

Toute la nouveauté de l'amour chrétien n'est pas ce que nous faisons pour Dieu ou pour les autres. La nouveauté est le point d'où rayonne l'amour pour Dieu et le prochain : la nouveauté est ce feu que le Christ a allumé pour nous, pour nous faire expérimenter la beauté de sa présence. Le poisson et le pain qui cuisent sur le feu de braises allumé par Jésus sont symboles de la passion et de la mort, symboles de l'Eucharistie. Le feu de la charité s'alimente du bois de la Croix, pour nous donner le Christ lui-même à manger et à boire, à assimiler et à donner.

Saint Augustin rappelle que la nouveauté du « commandement nouveau » que Jésus nous a donné n'est pas tant d'aimer le prochain comme soi-même, parce que l'Ancien Testament l'avait déjà demandé. La nouveauté du nouveau commandement est qu'il « nous dépouille du vieil homme pour nous revêtir du nouveau ». Aimer comme le Christ nous aime est un commandement nouveau, parce que c'est un amour qui nous renouvelle (cf. *Traité sur Jean*, 65, 1). Le commandement de Jésus est nouveau, parce qu'il renouvelle notre amour par la flamme de son amour pascal.

Pierre aussi, immédiatement après la scène autour du feu sur la rive du lac, comprend qu'il peut dire à Jésus : « Tu sais que je t'aime ! » (cf. Jn 21, 15-17), parce que cette charité n'est plus quelque chose qu'il tire de lui-même, mais le reflet et le rayonnement de l'amour qu'il sent brûler en lui en étant avec Jésus, en s'unissant à lui.

Être un avec le Christ

La grande nouveauté est que la charité est allumée en nous par l'union avec Jésus-Christ.

Les disciples réunis avec lui autour du feu, du poisson grillé et du pain, se sentent envahis par la ferveur simple et heureuse de la communion avec lui. Peut-être se sont-ils souvenus à ce moment-là d'une parole que Jésus avait dite sur lui-même lorsqu'il leur parlait du bon berger qui donne sa vie pour les brebis. Il avait dit : « Le Père et moi, nous sommes *un* » (Jn 10, 30). Ils avaient senti que cette

communion avec le Père était comme une flamme qui allumait constamment en Jésus un amour sans limites.

Après sa résurrection, les disciples comprenaient qu'ils pouvaient dire cela d'eux-mêmes par rapport à lui, et que c'était cela, la flamme qui nourrissait en eux aussi un amour infini. Dieu nous implique si profondément dans l'amour qu'Il *est*, que chacun de nous peut dire : « Le Christ et moi, nous sommes *un* » ; et nous pouvons dire cela dans la conscience ecclésiale que cette communion avec Jésus nous fait être un entre nous. Mon frère, ma sœur, est un avec le Christ comme moi, et rien ne peut nous unir plus étroitement que ce mystère. L'Église vit de la conscience que nous sommes tous un avec le Christ. Et en étant un avec le Fils, nous le sommes immédiatement avec le Père, dans la communion de l'Esprit : « En ce jour-là, vous reconnaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et moi en vous » (Jn 14, 20).

L'union avec le Christ, l'expérience rayonnante de sa charité trinitaire, est le principe assuré de notre fécondité. Confrontés aux défis de la vie, de la vocation et de la mission que le Seigneur nous confie, nous vivons souvent avec la crainte de ne pas être capables, de ne pas réussir. Et nous avons encore plus de mal à croire que les autres soient capables de changer. Nous oublions que Dieu nous a faits avant tout capables d'union avec lui, ou plutôt, que le Christ a déjà fait que nous sommes un avec lui en vertu de sa mort et de sa résurrection, en vertu de la grâce de la foi, du Baptême, de l'Eucharistie et de tous les sacrements, faisant de nous les membres de son corps, l'Église.

La grâce d'être unis au Christ est tout, et elle nous rend capables de tout ce que Dieu veut de nous. La communion avec le Christ est la grâce toujours accordée et renouvelée. Celui qui reçoit et cultive cette grâce voit que tout devient grâce, même la tâche la plus lourde, même l'épreuve la plus pesante.

Héritage et engagement

Accueillir cette grâce rend possible que notre vocation, que toute vocation s'accomplisse et se renouvelle. En nous demandant dans la *Charte de charité* de vivre toute notre vocation à la lumière et avec l'ardeur de la charité, nos premiers Pères cisterciens nous ont légué en héritage le secret d'un renouveau toujours possible, alimenté essentiellement par la grâce d'être un avec Jésus-Christ. Lorsque nous ressentons le besoin et l'urgence de ce renouveau personnel ou communautaire, nous devrions alors percevoir l'appel du Christ lui-même à nous laisser brûler par la flamme de la charité en commu-

nion avec lui. Mais nous ne devons pas dissocier la charité de la communion avec le Christ qui nous unit au Père dans le don de l'Esprit saint, parce que Dieu seul est charité, et c'est seulement dans l'union avec lui que nous sommes rendus « participants de la nature divine » (2 P 1, 4).

Notre plus grande erreur est d'oublier que Jésus nous a dit, justement lorsqu'il nous demandait de nous aimer les uns les autres, que hors de lui nous ne pouvons rien faire (cf. Jn 15, 5). Définir la charité en dehors de l'union au Christ fait de l'amour un projet personnel, une œuvre personnelle vouée à l'échec. Nous ne devons pas décider d'aimer, mais d'être unis au Christ qui nous rend capables d'aimer comme il nous a aimés, de nous aimer entre nous et de l'aimer dans chaque personne que nous rencontrons.

Seule, cette charité rayonnante de la communion avec le Christ transforme notre vie et nos communautés. Elle les transforme en faisant de nous des instruments de l'édification du Royaume de Dieu, parce que « l'amour édifie » (1 Co 8, 1). Elle les transforme avec miséricorde, parce que « la charité couvre une multitude de péchés » (1 P 4, 8), les nôtres et ceux des autres. Elle transforme nos vies et nos communautés en les unifiant, parce que le Christ est le centre unifiant de toute réalité créée. Elle les transforme en nous faisant passer « de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères » (1 Jn 3, 14). Elle les transforme en changeant notre tristesse en une joie, en nous et entre nous, plus grande que la nôtre : la joie pleine du Christ (cf. Jn 15,11).

Mais cet héritage est aussi un champ qu'il nous est demandé de travailler. Tout héritage reste vivant s'il devient une tâche. Nous sommes héritiers d'un charisme qui nous demande de construire des demeures, des communautés, de construire ensemble une famille de monastères, pas des musées ou des clubs d'individualistes. La *Charte de charité* nous apprend à accueillir le don de la charité comme une graine qui veut donner beaucoup de fruits. Elle nous apprend aussi à correspondre au fait que la charité en nous ne peut se nourrir que dans la communion avec le Seigneur ressuscité.

Comment alors nous est-il donné et demandé de cultiver l'union avec Jésus qui fait jaillir en nous et parmi nous sa charité ?

On pourrait dire que le Christ nous unit à lui dans la mesure où nous acceptons et cultivons l'engagement de nous unir aux signes et aux instruments de sa présence. La *Charte de charité*, comme la règle de saint Benoît, insiste pour que nous nous unissions avant tout au corps ecclésial formé par notre charisme, que nous ne négligions pas la priorité qui revient à notre communauté et à la « communauté

de communautés » que forme notre Ordre et toute la Famille cistercienne. Elle nous enseigne à nous rencontrer, à travailler ensemble, à nous corriger mutuellement avec miséricorde, et à toujours tendre à une communion de prière qui nous accueille dans chaque communauté comme si elle était la nôtre.

Nous devons être reconnaissants à nos Pères de nous avoir envoyé cette lettre d'amour qui nous appelle à tout cela. Mais nous devons répondre à cette lettre.

Que Dieu nous donne de répondre avec la lettre de notre vie, et qu'elle soit, elle aussi, une lettre d'amour !

*Casa Generalizia O.Cist.
Piazza del Tempio di Diana, 14
IT – 00153 ROMA*

Mauro-Giuseppe LEPORI, o.cist.
abbé général